



## L'IRONIE : UN LIEU D'ENGAGEMENT DE L'INTELLECTUEL COMORIEN DANS LE KAFIR DU KARTHALA DE MOHAMED TOHIRI

**Fatima IBRAHIM**

Union Démocratique du Centre, Suisse

[f.ibrahim11@yahoo.fr](mailto:f.ibrahim11@yahoo.fr)

**Résumé :** L'ironie textuelle est longuement conçue et élaborée par l'écrivain. Elle représente l'un des éléments qui font l'esthétique d'une œuvre. Les métaphores, les allégories, les métonymies, les oxymores sont des outils linguistiques et des figures rhétoriques qui font la littéarité du texte. Le discours double ayant le sens évident des mots et le sens caché (l'intentionnalité), c'est-à-dire le non-dit de l'auteur. Ainsi, il est question dans notre article d'aborder le thème de l'ironie comme arme et lieu d'engagement pour l'intellectuel comorien. Dans *Le kafir du Karthala*, l'auteur met en scène une histoire fictive mêlant réalité et fiction dans un style propre à lui dans lequel l'ironie est omniprésente. Cette figure de style de l'ironie a pu désigner l'ambivalence esthétique de ce roman qui interpelle le lecteur d'essayer de comprendre l'intention de l'auteur.

**Mots clés :** ironie, intellectuel, engagement, refuge, fiction.

## IRONY: A PLACE OF ENGAGEMENT OF THE COMORIAN INTELLECTUAL IN MOHAMED TOOHIRI'S THE KAFIR OF KARTHALA

**Abstract :** Textual irony is long conceived and elaborated by the writer. It represents one of the elements that make the aesthetics of a work. Metaphors, allegories, metonymies, oxymoron are linguistic tools and rhetorical figures that make the literariness of the literary. The double discourse that he is having the obvious meaning of the words and the hidden meaning (intentionality), hat is to say the unsaid of the author. Thus, our article is about addressing the theme of irony as a weapon and place of engagement for the Comorian intellectual. In *Le kafir du Karthala*, the author stages a fictional story mixing reality and fiction in a style specific to him in which irony is omnipresent. This figure of speech of sarcasm could designate the aesthetic ambivalence of this novel which challenges the reader to try to understand the author's intention.

**Keywords:** irony, intellectual, commitment, refuge, fiction

### Introduction

*Le kafir du Karthala* est le titre idéal pour toucher le fond de ce récit qui mêle la fiction et l'histoire des îles de la lune des années 80. La corruption, la misère, les meurtres et les arrestations demeurent les thématiques abordées dans l'ensemble de la production littéraire postcoloniale. Depuis le lendemain de l'indépendance des îles de la lune, les Comoriens continuent d'être les victimes de leur propre système. Dans un sens linguistique, l'ironie est un mot d'origine grecque qui signifie l'action d'interroger en feignant l'ignorance ; d'où l'ironie socratique. Pour qu'il y ait ironie, il faut un énonciateur qui fait l'ironie, une cible visée par l'ironie et un spectateur ou un lecteur complice. Ainsi, *le Nouveau Robert* la définit comme un concept insaisissable, un mot polysémique mais aussi une figure de style indispensable dans tous les genres littéraires. Ce mot hybride, par ses multiples sens linguistique, littéraire voire

philosophique, ne se limite pas à l'interrogation, mais il s'étend en ayant d'autres significations dans lesquelles l'énonciateur peut se moquer, attaquer, châtier, railler quelqu'un en disant le contraire. Ce diasyrme du narrateur, qui se caractérise par une ironie agressive, une attaque mordante et un faux éloge, ouvre la voix à son engagement afin de faire éclater les présupposés logiques de la pensée des partenaires français et rompre avec les stéréotypes de la tradition comorienne. Pour pouvoir mener à bien ce travail, nous allons essayer de répondre à ces questions: Que peut-on comprendre sur l'intention et le non-dit de l'auteur en allant au-delà des mots et de la fiction? Peut-on affirmer que cette figure de l'ironie pourrait être un lieu d'engagement pour notre protagoniste du *Kafir du Karthala* ?

### 1. La fiction : un lieu d'engagement

La marginalisation des uns et le pouvoir des autres, les violences des guerres, l'intensité des affrontements politiques, la hiérarchie des classes sociales ont conduit de nombreux écrivains à s'engager en trouvant refuge dans l'ironie afin d'échapper aux censures religieuse, sociale et politique. Cet engagement s'inscrit dans la discontinuité d'une écriture qui ne cesse de multiplier des ruptures, des paratextes, des passages dialogués, des soliloques du narrateur et des séquences narratives. Sur ce, Kundera (2006, P. 25) affirme que :

la réflexion romanesque (...) n'a rien à voir avec celle d'un scientifique ou d'un philosophe ; je dirais qu'elle est intentionnellement philosophique, voir antiphilosophique, c'est-à-dire farouchement indépendante de tout système d'idées préconçu, elle ne juge pas ; ne proclame des vérité, elle s'interroge, elle s'étonne, elle sonde ; sa forme est des plus diverses : métaphorique, ironique, hypothétique, hyperbolique, aphoristique, drôle, provocatrice, fantaisiste ; et surtout : elle quitte jamais le cercle magique de la vie des personnages ; c'est la vie des personnages qui nourrit et la justifie (Milan Kundera).

Ce passage de Kundera démontre l'importance de la singularité du style d'un auteur et explique son point de vue sur la richesse de la fiction, car cette dernière permet de s'interroger, de s'instruire sur des aspects longtemps ignorés, mais aussi on peut ressentir du plaisir dans la fiction. En d'autres termes, en étant des lecteurs complices, il est fort probable d'éprouver du plaisir dans le texte en suivant l'intrigue et la mobilité des personnages.

De ce fait, la fiction ou encore l'écriture de l'histoire permet aux intellectuels engagés de décrire la réalité vécue en espérant apporter un changement à travers l'humour et l'ironie. Mohammed Tohiri prend comme arme une écriture plein d'ironie pour s'approprier un pouvoir qui lui permet d'enchevêtrer la réalité d'un monde cruel et les actions d'un imaginaire épanoui afin de dévoiler la vérité cachée de son cher pays. Ses œuvres relatent les expériences vécues par ses personnages qui portent des noms significatifs, réalisent ainsi une activité réflexive d'expérience, d'explication, de compréhension, mais aussi de représentation imaginaire de son pays. La rhétorique de notre *kafir* qui peint l'image de l'intellectuel engagé dans une société qui le désocialise constitue la particularité de ce roman. En effet, son ironie est violente ;



elle attaque la société en allant jusqu'à traiter les fonctionnaires du gouvernement de voleurs qualifiés. S'agissant d'un tableau de la réalité à travers la fiction, le narrateur a conté son récit dans un français comoriens Ce qui fait la particularité de ce roman, ce n'est ni seulement le choix du titre, ni les thèmes abordés mais aussi son esthétique. Dans ce roman, le *Kafir* symbolise le mécréant<sup>1</sup>, en d'autres termes la figure du mal et des vices. Ici, l'ironie demeure le refuge de l'intellectuel mais elle est encore son arme qui lui permet de mener son combat contre les atrocités de la société. Nous verrons dans la suite comment Mazamba va procéder pour son combat. S'agirait-il de l'ironie ou de la métaphore ? Mohamed Toihiri s'engage à écrire un récit fictif qui expose un portrait de l'identité culturelle comorienne ainsi que la relation entre les comoriens et les partenaires français.

Ce *kafir*, au destin misérable, est un être jeté par-là, insaisissable, d'une personnalité hybride. Son créateur le châtie à sa manière en lui faisant subir un destin infernal de son vivant. Ce personnage est dévoré par un cancer imaginaire, souffre du mal de la société, un homme habité par le péché, il est la métaphore du chaos et le Karthala est un volcan actif qui se trouve aux îles Comores, l'auteur veut exposer le danger par lequel son pays fait face. Son protagoniste use de l'ironie et des métaphores afin d'enlever le rideau qui voile la vraie face de la société comorienne des années 80-90.

Il est question d'une rupture avec les conventions, les opinions, les habitudes, les valeurs de la société qui se manifestent directement par sa forme visible, par sa pratique constante et son existence immédiate, par la possibilité concrète et la valeur évidente d'une autre vie qui est la vraie vie. Mazamba, ce nom qui signifie une multiplicité des terres fertiles, symbolise la richesse des îles de la lune. Désormais, il menait une vie paisible d'un père de famille mais l'intellectuel en lui se manifeste à chaque fois qu'il se trouve en face de ces notables qui ignorent tout de même les soubassements de leur religion. Mohamed Toihiri (1992, P. 103) poursuit : « La croyance des gens de Pangani, du chef du village, des notables étiques n'est qu'apparence hypocrite... » Les villageois ne craignaient pas leur créateur autant qu'ils s'alarmaient des lois dictées par la notabilité. Il s'agit effectivement d'une question de place et de soi-disant honneur auquel les hommes comoriens y cherchent en vain, même en dépit de leurs moyens financiers. C'est dans ce sens qu'à travers les lignes de ce roman, nous retrouvons des propos comme : « moi j'ai marié ma fille, moi ! J'ai aussi marié ma nièce ! J'ai aussi marié mon neveu ! » *Dit MzeKaribaya*<sup>2</sup>. A travers les figures de styles d'insistances et d'exagération, le narrateur énumère en répétant le « moi, j'ai » pour réaffirmer la place qu'il occupe dans la société. Ce qui accentue la colère de cet intellectuel qui s'est marié avec une étrangère dite le *mzungou*<sup>3</sup> est le fait d'étouffer les hommes cultivés et d'exalter des hommes souvent illettrés. Car quelle que soit sa

<sup>1</sup> « Les mécréants sont comme du bétail qui ne reconnaît de la voix du berger que des sons et des cris ; sourds, muets et aveugles, ils ne peuvent comprendre. » (Coran, 2, 171)

<sup>2</sup> C'est un mot composé de Mzé et Karibaya. Mzé symbolise la grandeur et il veut dire que la personne portant ce titre est (un Notable). Karibaya désigne l'audacieux et le courageux.

<sup>3</sup> Il désigne le blanc et le colonisateur.

contribution dans sa société mais puisqu'il n'est pas parmi les notables (les hommes qui ont fait le grand mariage), il ne pourra jamais être reconnu dans la société.

Ces îles de la lune sont classées parmi les pays musulmans à 99%; d'où les causes des multiples questions et contradictions qui tourmentent Mazamba, ce Docteur et intellectuel marginalisé. Est-ce qu'un vrai croyant pourrait-il mettre à part son créateur et satisfaire l'apparence ?

« ... La fibre islam-oriental de ces îles de lune bougeait. Il sentit que malgré son scepticisme, il était convaincu de l'existence d'un grand ordonnateur des êtres et des choses, grand Architecte ayant façonné le monde. Mais le docteur abhorrait la religion des faux derches, des grands turbans, des petits djohos et des larges djubas. Mazamba ne croyait pas aux trompeuses génuflexions, aux vrais mounafiks-hypocrites et comiques prosternations. Il se rendait compte que dans ces îles, la religion, non seulement collective mais aussi individuelle, était trop soumise à des traditions sociales : il était de bon de ton de pouvoir dire que l'on était allé en pèlerinage à la Mecque avec sa mère. » Mohamed Toihiri, (1992, P.58)

Dans l'imaginaire arabo-musulman<sup>4</sup>, la parole est d'ordre naturel, elle est la première arme qui peut lutter contre l'ignorance, elle a une fonction créatrice dans tous les domaines culturels, socio-politique et religieuse. En d'autres termes, la parole est un art qui ne se limite pas à communiquer mais elle est une création littéraire, philosophique voire religieuse pour une multiplicité des valeurs sémantiques qui peuvent : dévoiler la réalité, instruire l'autre, sanctionner, châtier, honorer, dénoncer, entre autres. L'ironie dans le roman fait que le narrateur prend la parole afin de défendre le *Kafir*. Entre métaphore et allégorie, ce refus de Mazamba lexicalisé avec des mots violents nous démontre sa colère et son mépris envers l'hypocrisie. L'utilité du « Mais », dans ce passage, démontre l'opposition des croyances qui se manifestent à travers les apparences et qui valorisent la hiérarchie sociale dans laquelle se distingue par le mode vestimentaire traditionnel (des grands turbans, des petits djohos et des larges djubas). Ces propos accentuent son opposition pour les orgueilleux, les faux religieux sans foi, ces traîtres, qui n'ont connu ni la tolérance ni l'amour de l'autre.

Il ressent une contradiction ; d'où ses interrogations sur la marginalisation. C'est dans ce contexte qu'il se pose cette question : pourquoi la religion est-elle au service des traditions ? Ainsi, il se joint son tourment qui s'exprime par (Mohamed Toihiri, 1992, P. 62) : « Idi lui, malgré ses diplômes et peut-être grâce à eux, pensait que le savoir est la mère du malheur alors que l'ignorance enfante la béatitude. » Ces propos nous exposent combien de fois il est indécis, angoissé, tourmenté. Malgré sa bonté de vouloir contribuer au développement de son pays, la hiérarchie sociale ne lui laisse pas d'éventail. C'est dans ce sens que l'auteur met en scène un dialogue entre le docteur (le vrai patriote) et le président de la république. Ce dialogue s'escompte à dénoncer la politique comorienne, à interroger le citoyen et à discerner les causes du dysfonctionnement du pays. Ne s'agirait-il pas d'une prise de conscience et d'une autodérision du président ?

---

<sup>4</sup> Edgard Weber, *Imaginaire arabe et contes érotiques*, le Harmattan. Paris, 1990



« Je me suis même aperçu, hélas, que les jeunes que j'ai introduits au gouvernement ont hérité des mœurs de leurs aînés. (...) cher docteur : pour les ministres et les fonctionnaires, la chose de l'État continue à être "budget", et tu sais autant que moi ce que ce mot veut dire chez nous : budget veut dire gratuité. Leur devise est : "volons et dilapidons ». Tu vois parfois un seul fonctionnaire lancer la construction de trois, voire quatre villas personnelles en même temps. - Mais monsieur le président, ça vient du fait que c'est le seul pays où l'on n'est jamais condamné pour détournement de fonds ! Au contraire, si au bout d'un an de pouvoir un haut personnage de l'État n'a pas construit le pavillon de sa sœur ou de sa nièce, acheté 2 voitures, entretenu 3 maîtresses, envoyé sa mère à la Mecque, sa femme en vacance à Paris, alors, l'on est l'objet d'un épais mépris. On est un maudit. C'est que l'on a raté la bénédiction de ses parents. » Mohamed Tohiri (1992, P. 197)

Le rêve de l'homme noir de parcourir le monde occidental, plus particulièrement la France l'aveugle au point de commettre l'irréparable. Voler, violer, tuer, même s'esquiver de la religion sont des actes envisageables pour ce rêveur. C'est ainsi que Mazamba le souligne dans sa narration que la chose continue d'être question de vol banalisé en budget. Bien évidemment, l'archipel des Comores est un pays musulman et démocratique, mais les grandes personnalités du gouvernement ont tendance à oublier les principes de ces deux notions (démocratie et religion). Dans ce discours, il affirme qu'il n'existe aucun un pays qui tolère cela que les îles Comores. Dans cette autodérision du président des îles de la lune, l'énumération démontre la situation désespérante qui frappe l'Etat. « Si au bout d'un an de pouvoir un haut personnage de l'État n'a pas construit le pavillon de sa sœur ou de sa nièce, acheté 2 voitures, entretenu 3 maîtresses, envoyé sa mère à la Mecque, sa femme en vacance à Paris, alors, l'on est l'objet d'un épais mépris. » Répéter et redire la vérité ont des effets ironiques et divertissants. A travers les lignes de ce roman, on retrouve le mélange de l'ironie et de l'humour qui se transforme vite en prise de conscience de la sombre réalité du pays.

Ces propos, Mohamed Tohiri les a expliqués dans *la République des imberbes* en affirmant l'immaturation des hauts personnages de l'Etat. Il a mis l'accent sur le fait qu'ils ne sont que des imberbes qui ne soucient pas du développement du pays mais plutôt de leurs ventres. Car depuis l'indépendance, l'expression « fonctionnaire d'Etat » aux Comores symbolise l'argent rapide et illicite. Avec la corruption, le vol, ajouté à la paresse des fonctionnaires d'Etat, les Comores resteront un pays parmi les pays pauvres et sous-développés. C'est dans ce contexte que l'auteur rehausse les manches et s'engage à dénoncer ces actes infâmes.

## 2. L'ironie comme arme

S'agissant de l'intrigue de ce récit, les monologues et les dialogues s'enchaînent et l'ironie prend de l'ampleur dans l'engagement. Le narrateur se met à imiter et à décrire des scènes de façon à susciter un désir véhément d'apporter des transformations et des changements. Dans un sens sémantico-poétique, les deux personnages adoptent l'aspect des actants évaluateurs. Leur relation se vaut une évaluation mais aussi un jugement du fonctionnement du gouvernement. Ce qui nous

canalise à affirmer qu'il s'agit d'un discours politique. La prise de parole du président lui permet de se défendre, c'est en ce sens qu'il s'engage discrètement comme le messager de Dieu (que la bénédiction de Dieu et la paix soient sur lui) l'a fait jadis pour éviter les mauvais sacrilèges des mécréants. Dans cet énoncé, il témoigne les faits, se moque du fonctionnement, dévoile la complicité et se retrouve victime. Ce qui fait que ce contexte est ironique.

Pourquoi a-t-il fait appel au Docteur, le Kafir ? D'une part, c'est pour accéder à un changement rapide de l'identité du pays, d'autre part, c'est pour oser dire la vérité. Nous constatons qu'il y a une certaine complicité de l'un et de l'autre dans leurs mots. Ici, cette figure rhétorique, qui est l'antiphrase, est un procédé affirmant les mots dans des phrases affirmatives ou déclaratives mais qui signifient le contraire. Elle leur permet d'interroger, d'interpeller la réalité avec humour. C'est une situation absurde, lamentable et héréditaire. « Je me suis aperçu que les jeunes que j'ai introduits au gouvernement ont hérité de mœurs de leurs aînés ».

La déontologie de ce passage se cache au-delà des mots. Car l'utilité du mot héréditaire relate la gravité de l'état, cette nation qui souffre d'une maladie héréditaire et incurable. C'est une métaphore qui évalue la situation du pays et ses dirigeants. En outre, l'auteur interrogeait les concepts de sa nation à travers les expressions de ses personnages fictifs. En d'autres termes, il se permettait d'imiter en se moquant de l'attitude de certaines consignes socio-politique voire culturels. « La chose de l'état continue à être "budget" et tu sais autant que moi ce que ce mot veut dire chez nous. » Ce terme argotique est codifié pour désigner la situation burlesque qui mêle le tragique et le comique, le docteur ressentait une envie de rire insolemment face à l'absurdité des affirmations du président. C'est ainsi que le sens des mots est renversé. Mais c'est le seul pays où l'on n'est jamais condamné pour détournement de fonds. Cette négation a une valeur affirmative dans une contradiction argumentative. La disposition de ce « *Mais* » situe la position de l'intellectuel qui contrarie implicitement le président. Les deux affirment que le pays est incompatible à la justice, à l'amour et à la tolérance. « Alors, on est l'objet d'un épais mépris. » C'est une conclusion ironique qui dénonce le citoyen comorien encourageant les fonctionnaires de commettre le vol. Ces personnes s'enfoncent dans la misère sous prétexte d'une quête d'honneur et de dignité sociale.

Sur ce, l'imagination débordante de cet auteur ne cesse de nous impressionner, de nous interroger et de nous instruire. En suivant l'évolution de la trame et du protagoniste de ce roman, nous pourrions comprendre l'intention et le non-dit de l'auteur : pourquoi a-t-il choisi de poursuivre le parcours oblique de l'ironie ?

« La raillerie ironique n'est en rien subordonnée à ce qui est communiqué par antiphrase. La raillerie ironique dépend exclusivement de ce qui est exprimé, du sens littéral de l'énoncé, qui est assimilé à un point de vue que le locuteur rejette et disqualifie, avec lequel il est en complet désaccord. » Laurent Perrin, (1996, P. 103)

Que serait-t-elle l'intention du docteur qui s'engage dans un poste de ministre de la défense ? Ce *Kafir* ne se contentait pas seulement de commettre l'adultère à l'église avec la juive mais il allait faire entrer le livre sacré (le coran) dans un bar puis



se faire exploser avec et prétendre mourir en martyr. La charge historique de ce pays ne lui laisse pas de répit, la mémoire comorienne bouscule son peuple vers un chemin semé d'épines, de petits meurtres, d'arrestations non justifiées. C'est dans ce contexte que l'intellectuel comorien cherche et trouve refuge dans l'ironie pour qu'il puisse enfin respirer et dire la vérité cachée depuis fort longtemps. Le désespoir est l'une des thématiques abordées dans la littérature comorienne. Et les écrivains et les citoyens se mettent à crier haut et fort dans le seul but de changer les mentalités et les mauvaises habitudes.

Dans ce roman, le Karthala indique l'espace du déroulement de l'histoire. De ce fait, cet espace est hyperbolique car il est une incarnation d'une clarté infernale, d'une beauté fatale, d'une douceur mortelle. En d'autres termes, cet espace est une métaphore du feu. La couleur bleu vive de l'océan indien camoufle les vagues mortels capables de faire disparaître l'archipel. Nous allons découvrir dans ce discours, le but et l'intention du docteur.

« Je suis donc conscient de l'ampleur de la tâche et je ne vous rends que davantage hommage pour le travail efficace, sans bavure, que vous avez accompli. Applaudissements. Qui peut prétendre avoir oublié le travail que vous avez effectué avec une implacable efficacité en 1985 en décervelant ces intellectuels trublions parlant de liberté et en exécutant ces militaires prêts à la rébellion ? Seuls des ignares animés par les seuls instincts de l'avidité, de la sexualité et de la violence... » Les applaudissements redoublèrent. « Ce sont des gens qui méconnaissent votre grandeur d'âme, votre hauteur de vue, votre vaste culture, votre humanisme et votre sens développé de l'éthique. Des tatillons vont jusqu'à vous reprocher des brouilles telles que ces quelques exécutions et disparitions de 87. Mais est-ce si important au point de troubler notre appétit ? » M. Toihiri, (1992, P. 246)

Le contexte dans lequel ce discours est mis en œuvre est ironique. Avant de prononcer son allocution, il invitait son auditoire à boire le meilleur vin que le barman a pu dénicher. Cherchait-il de les souler ? L'ironiste est conscient que la cible pourrait comprendre, c'est dans ce sens qu'il adopte une rhétorique spécifique dans un ton comique. Son jeu se déroulait à merveille. Ce discours est un assemblage d'énoncés railants, un diasyrme ayant comme cible les partenaires où l'ironiste veut nous faire comprendre son mécontentement de la présence des partenaires dans son pays.

La première phrase de son discours est une déclaration qui rend hommage ses invités, mais son intention est d'attirer leur attention pour la suite car on dit souvent que le meilleur est pour la fin. Son éloquence est évaluée par des applaudissements. Il poursuivait son hommage avec une interrogation les rappelant que c'est difficile de les oublier car leurs actes ont marqué la mémoire des Comoriens. La question reste à savoir : est-ce que la cible se rendait compte que l'ironiste n'adhère pas aux actions absurdes des partenaires décervelant et poignardant ses semblables (les intellectuels) ? Le docteur, un homme de lettres déjouait son interrogation en affirmant une réponse ayant l'image d'un éloge et un sens de mépris. Il cachait son jeu derrière les mots, seuls ses complices ont pu suivre avec humour et curiosité la fin de son message. « Ce sont des gens qui méconnaissent », l'ironiste enchaîne avec autant de lucidité, d'aisance et de confiance d'une manière que son assistance ne se doutait de rien.

L'utilité de la figure de style de l'euphémisme maintient l'ironie du contexte car l'ironiste cherchait à impressionner son public. Ainsi, dans ce pays, la raison est symbole d'une humiliation : « Ces quelques exécutions et disparitions », c'est outrancier, heurtant et indexant pour ces intellectuels marginalisés. Comment des érudits possédant une telle grandeur d'âme et un sens développé de l'éthique ont pu être traités ainsi ? Est-il nécessaire de révolter pour des simples intellectuels réclamant une liberté ? Le public redoublait les applaudissements mais le lecteur comorien qui est la complice de l'ironiste sait déjà l'endroit où le ministre de la défense voulait atterrir. Le narrateur poursuit son Discours avec humour :

On dit que des familles ont été chagrinées, en allant faire la prière matinale du Asbwih, de trouver les cadavres de leurs enfants ou de leurs maris que vous avez négligemment jetés devant leurs portes ? Qu'auraient-elles voulu que vous fassiez ? Que vous les jetiez à la mer comme vous le faisiez naguère ? Alors c'est mieux ainsi car au moins ils bénéficiaient de funérailles. Les partenaires applaudirent, sans avoir très bien compris ce qui avait été dit. (...) Toihiri (1992, P. 247)

Son humour prend son sens dans ces mots, « on dit que des familles ont été chagrinées », il ironise en jouant avec les dires et les sentiments de ses compatriotes et fait comprendre à ces invités que ces familles ne sont que des pleurnichards, qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour rien. « Qu'auraient-elles voulu que vous fassiez ? » Ils applaudirent car ils croyaient que le docteur était de leur côté or que le sens implicite est plus forte que le sens explicite. Les reproches, l'attaque, la colère se manifestent dans le sens de son discours au fur et à mesure. Nous pouvons en déduire que ces fausses flatteries lui permettent de séduire sa cible afin de l'enfoncer dans l'enfer. Ce qui fait que son ironie lui sert d'arme pour extraire ces déplorables partenaires. Le docteur reprend la signification de son nom du *Kafir* et il l'exécute au profit des autres pour qu'il ait enfin un changement positif. Donc, son ironie retrouve ses cibles malfaiteurs et elle s'engage à les châtier en les calcinant dans un feu volcanique d'un pays aussi lointain qu'on ne retrouvera plus de traces.

Ce héros au destin tragique dévoile son jeu et attaque sa cible avec une violence mordante. Il rend ses accusations explicites, son intonation exprime la colère et la fureur. Son éloge prend l'allure d'une épître qui se définit, selon P. Cerceau, comme une ironie perpétuelle, pleine de principes excellents cachés des contrevérités ; mais l'auteur, en s'y plaignant de la déchéance et du bon goût, y devient quelques fois la preuve de la vérité et de la justice.

Vous êtes chez nous des pionniers. Que serions-nous sans vous ? Grâce à votre esprit d'entreprise et à votre éclectisme, vous ne vous êtes pas contentés du travail qui vous avait été initialement assigné, c'est-à-dire le Partenariat Généreux, non vous avez poussé le sens de l'initiative et de l'humilité jusqu'à vous abaisser pour vous occuper de poulets, d'œufs, de poissons, de bidoche, de salade, d'emprisonnement, de gardiennage, de bastonnade, d'hôtels, de tourisme, d'immobilier, de torture, d'import, d'export et de mort... Vous avez poussé le sens du sacrifice et de l'amitié jusqu'à vous métamorphoser en diplomates, en délégués commerciaux, en conseillers politiques, en douaniers, en service de renseignements, en police, en gendarmes, en militaires, en beaux-frères... en trafiquants d'armes et ce au péril de





vos vies. Vous n'hésitez pas à vous impliquer dans un meurtre pour défendre la liberté, (...) Toihiri (1992, P.247).

Comme nous le savons, l'écrivain est un martyr, au destin tragique, et un artiste ambitieux. L'auteur de ce roman est un intellectuel engagé comme son personnage parce qu'écrire revient à résister esthétiquement, à s'engager littérairement dans la vie en témoignant la survie de l'homme dans ses écrits mettant en œuvre le désastre, les conflits politiques et économiques. Sur ce, le *Kafir* s'engage à se sacrifier, pour rendre justice et fouetter les mercenaires. Son ironie venait de sa douleur, de son malheur mais aussi d'une mésentente et incompréhension de la réalité de cette vie. Dans ces propos, Mazamba, étouffé pendant dix ans, libère sa voix et pousse un cri. Il est fatigué de se forcer à reformuler des éloges pour ces misérables des partenaires qui ne font qu'enfoncer le pays dans un trou irrévocable en semant le désordre, le désespoir, l'injustice dans sa terre jeune et fertile. En effet, après avoir énuméré les crimes qu'ils ont commis avec efficacité, il les annonce dans un langage délicat. Cette dernière restait son rêve pendant plusieurs années, il l'a planifiée ainsi. La fin et la mort sont indispensables, ces partenaires semblent les ignorer car ils vivaient avec le Pouvoir : Argent, Armes, Dictature, Plaisir. Il est temps pour Mazamba de se moquer de leur réaction, de l'existence et de la mort, car personne n'échappe à la mort. Donc, son discours ironique lui permettait de les ridiculiser de plus en plus en les rappelant leur position. Il insiste sur le « chez nous » afin de réveiller leur conscience longtemps endormie, oubliant qu'ils n'étaient pas chez eux et qu'il n'y a pas un début sans fin. Ils devront signer leur départ définitif et sans retours, mais le plan de Mazamba ne se limite pas par un simple départ, il faut qu'il soit mémorable et tragique. En d'autres termes, Mazamba a planifié un départ inoubliable servant de leçon pour les autres. Et il ajoute (1992, P. 248) : « Je disais que chez nous vous êtes métamorphosés en tout. Vous n'êtes qu'amour. Vous nous aimez trop. Vous nous embrassez trop. Vous nous étreignez un peu trop fort au point de nous priver d'air et de nous étouffer. » Effectivement, les partenaires les étouffaient. Le protagoniste, déchiré par les événements, expose la fin de son projet diabolique servant à faire disparaître les partenaires français.

## Conclusion

En définitive, ce travail nous a permis de comprendre que l'ironie littéraire avec ses multiples sens, son caractère ambigu, est une figure rhétorique qui met en valeur l'esthétique et la littéarité du roman. Elle a un pouvoir de transformer les idées, de mettre en question l'écriture romanesque. Ainsi, nous avons constaté que c'est dans l'ironie que l'auteur a pu trouver refuge pour dénoncer les inégalités sociales, les pratiques traditionnelles qui mettent en péril le développement de son pays, pour dire non au néo colonialisme. En fin, il se servait de l'ironie romanesque pour la diffusion de ses idées en nous exposant la vérité cachée de l'histoire comorienne. Jean Paul Sartre nous dit dans *les mots* : « Longtemps, j'ai pris ma plume pour épée : je fais ; je ferai des livres, il en fait ; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne,

elle ne justifie pas. C'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît, seul, ce miroir critique lui offre son image.<sup>5</sup> »

## Références bibliographiques

### Corpus de base :

Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, le Harmattan, 1992

### Autres œuvres consultées :

DAVID Victor off, *Le rire et le risible, Introduction à la psycho-sociologie du rire*, Paris, PUF, 1952

Jean Paul Sartre, *les mots*, Gallimard, 1977

Kundera Milan, *le rideau*, Folio, 2006

Laurent Perrin, *L'ironie mise en trope, Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé, 1996

LECOINTRE Simone, "Humour, Ironie : signification et usage", in *Langue Française*, n°103, septembre 1994.

Mohamed Toihiri, *la République des imberbes*, Le Harmattan, 1985

Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire des sciences du langage*, édition de seuil, 1972

Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette 1996.

Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette 1996.

Pierre Hartmann, Marivaux, *entre ironie et empathie*, Honoré Champion 2020.

Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Paris, Édition du Seuil, 2001

SCHAERER René, « Le mécanisme de l'ironie dans ses rapports avec la dialectique », in *Revue de métaphysique et de morale*, 48 ? 1941, PP. 181-209

Vincent. Bierce, *Le sentiment religieux dans La comédie humaine : foi, ironie et ironisations*, Classiques Garnier 2019.

---

<sup>5</sup> Jean Paul Sartre, *les mots*, Gallimard, 1977